



HAL
open science

Georges Gurvitch, l'itinéraire d'un exclu qui a fait école

Catherine Gousseff

► **To cite this version:**

Catherine Gousseff. Georges Gurvitch, l'itinéraire d'un exclu qui a fait école. Hommes & migrations, 2021, Poser pour la liberté Portraits de scientifiques en exil, Hors-série. halshs-03511161

HAL Id: halshs-03511161

<https://shs.hal.science/halshs-03511161>

Submitted on 4 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Georges Gurvitch, l’itinéraire d’un exclu qui a fait école, par Catherine Gousseff¹

Singulière par sa notoriété acquise dans le champ des sciences sociales en France, la trajectoire de Georges Gurvitch reflète aussi celle de centaines de milliers de réfugiés russes qui ont fui la Révolution et la guerre civile, se sont dispersés dans l’Europe de l’entre-deux-guerres, trouvant, surtout parmi les élites, asile dans la patrie revendiquée des Droits de l’Homme.

Georges Gurvitch est né en 1894 dans une famille juive aisée de Novorossijsk, une ville portuaire de la Mer Noire alors en pleine expansion, qu’il quitte très jeune pour suivre des études au Nord de l’empire russe. Après avoir passé son baccalauréat à Riga, il entreprend des études de droit à l’université de Tartu (alors Juriev) en Estonie. Dans ces années d’avant-guerre, comme beaucoup de jeunes de sa génération, il est déjà engagé dans un combat contre l’autocratie russe, qu’il mène d’abord au sein du parti social-démocrate (sa parenté avec Feodor Dan, célèbre menchevik n’est peut-être pas étrangère à ce choix), puis rapidement dans les rangs du parti socialiste-révolutionnaire. Quelques semestres d’études à Heidelberg et Leipzig le familiarisent à la pensée philosophique allemande tout en l’immergeant dans le milieu étudiantin, très fréquenté des jeunes Russes contestataires, nombreux à chercher un nouveau souffle hors de Russie.

Au moment de la Révolution « bourgeoise » de février 1917, qui marque l’abdication du tsar et la formation d’un premier gouvernement libéral, il est étudiant à l’université de Petrograd, en passe de finaliser son mémoire de maîtrise et sur le point d’épouser Debora Churguine, la compagne de toute sa vie. Caractéristique forte de sa personnalité, les traversées des bouleversements historiques n’altèrent pas son activité intellectuelle qu’il poursuit aux côtés de l’action militante. Mais les espoirs ouverts en février s’effondrent rapidement, après le coup d’Etat bolchevique d’Octobre et la dissolution de l’Assemblée Constituante, où les socialistes révolutionnaires étaient majoritaires.

Dans les temps troublés de la guerre civile, le couple Gurvitch se retrouve à Tomsk, en Sibérie. Ils quittent le pays en 1920, dans une période où l’issue de l’affrontement s’impose à beaucoup, qui fuient alors en masse la victoire du pouvoir soviétique. Début 1921, l’afflux des réfugiés dans les pays limitrophes de la Russie est tel que la nouvelle Société des Nations lance un cri d’alarme. Il se concrétise rapidement par la fondation, au sein de la SDN, du premier Haut-Commissariat aux réfugiés russes, appelé à fédérer les initiatives des gouvernements européens, lesquelles aboutissent dès 1922, à la création du certificat Nansen d’identité pour les réfugiés, et qui permet aux Russes « sans papiers » de circuler en Europe.

En quittant la Russie, Georges Gurvitch écrit par la suite : « j’emportais avec moi, pour tout bagage, les projets de trois livres : l’un sur Fichte, l’autre sur l’idée de droit social et le troisième sur les échelles et couches de la réalité sociale ». C’est au premier projet qu’il

¹ Directrice de Recherche au CNRS, centre d’études des mondes russe, caucasien et centre-européen, EHESS/CNRS.

s'attèle entre Berlin, où il fréquente assidûment les bibliothèques, et Prague, où le gouvernement tchécoslovaque a lancé un vaste programme de soutien au milieu académique russe en exil. Ce programme, insolite dans l'Europe de l'époque, repose sur la conviction d'une démocratisation inéluctable du régime soviétique, qu'il s'agit d'encourager en offrant aux savants russes les moyens de poursuivre leur activité scientifique et de divulguer leur savoir. La fondation de la faculté juridique russe de Prague est l'une des expressions de cet investissement, qui invite Georges Gurvitch à rejoindre le nouveau corps professoral. Après ces quelques années passées en Europe centrale, le couple s'installe à Paris en 1925, Georges avec son diplôme de thèse en poche et son livre *L'éthique concrète de Fichte* qui sort cette année-là. Les intellectuels réfugiés sont alors nombreux à se regrouper dans la capitale qui s'est affirmée comme le pôle le plus actif de la nouvelle diaspora russe. Georges se voit offrir plusieurs charges d'enseignement, notamment en Sorbonne. Il collabore activement aux *Annales contemporaines*, l'une des revues les plus dynamiques de l'émigration, animée par les socialistes révolutionnaires et où il publie régulièrement, aussi bien sur la contemporanéité de Proudhon, l'un de ses maîtres à penser, que sur l'évolution du syndicalisme français, ou encore sur « l'idéologie du socialisme à la lumière de la nouvelle littérature allemande ». En 1929, il prend la nationalité française, un choix devenu possible avec la nouvelle loi de 1927 qui assouplit considérablement les conditions d'accès à la citoyenneté. Cette décision, précoce au sein de l'émigration, traduit une volonté d'enracinement qu'encourage son ancrage dans l'environnement universitaire français. De fait, la reconnaissance de ses pairs le conduit en 1935 à occuper l'une des rares chaires professorales de sociologie, à l'université de Strasbourg, où il succède dans cette fonction à Maurice Halbwachs.

Avec le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, les Gurvitch, juifs, visés par le décret vichyste de dénationalisation des étrangers, fuient à nouveau, cette fois-ci outre-Atlantique où ils sont accueillis à New York, à la suite de nombreux intellectuels juifs, russes comme Marc Vichniak, ou français comme Claude Lévi-Strauss. La New School for Social Research et l'École libre des Hautes Études constituent durant le conflit, les principales enceintes des activités d'enseignement et de recherche du sociologue. Contrairement à la majorité des Russes réfugiés aux États-Unis, qui y font le choix d'une installation durable après-guerre, Georges Gurvitch décide, lui, de revenir en France en septembre 1945 pour retrouver sa chaire à Strasbourg.

Les années d'après-guerre sont celles de la consécration académique. Dès 1946, il se trouve avec Henri Lévy-Bruhl et Gabriel Le Bras, à la tête du nouveau centre d'Études sociologiques créé par le CNRS, un laboratoire qui va jouer un rôle fondamental dans l'assise institutionnelle de la discipline et former, entre théorie et multiplication d'enquêtes empiriques, la nouvelle génération d'Alain Touraine et d'Edgar Morin. Tout en ayant conservé, comme le soulignera Georges Ballandier, « son terrible accent russe », Gurvitch devient une personnalité de premier plan dans la sociologie française. Il reçoit une chaire à la Sorbonne en 1950, sera directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études. En lançant les *Cahiers internationaux de sociologie* en 1946, il confirme son rôle de passeur entre les univers de pensée et de cultures académiques, qu'il s'agisse de la philosophie allemande qu'il avait contribué à faire connaître dans les années 1930, de la production sociologique américaine qu'il avait découverte durant la guerre. Socialiste, syndicaliste, Gurvitch s'engagea, notamment, en faveur de l'indépendance de l'Algérie, devenant une cible de l'OAS : en 1962, son appartement est dévasté par une bombe. Mais aux côtés de l'engagement, c'est une inlassable activité intellectuelle qui le caractérise jusqu'à la dernière

heure. Son ouvrage, *Les cadres sociaux de la connaissance*, est reçu comme une œuvre testamentaire, peu après sa disparition en 1965. Il était parti de Russie avec trois projets de livres, il a quitté ce monde avec différents projets d'écriture, en particulier une sociologie de la Révolution russe...